

TP 482 P(12)

Salomon REINACH

DES MOYENS DE CORRESPONDRE
DANS L'ANTIQUITÉ



LIBRAIRIE DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE
3, RUE THIÉNARD, PARIS V

—
1925

Bibliothèque Maison de l'Orient



071842



TP482P(12)

Salomon REINACH

DES MOYENS DE CORRESPONDRE
DANS L'ANTIQUITÉ



LIBRAIRIE DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE
3, RUE THÉNARD, PARIS V

1925



DES MOYENS DE CORRESPONDRE DANS L'ANTIQUITÉ,⁽¹⁾

Par Salomon REINACH.

Si une personne est à portée de m'entendre, je lui communique mes idées ou mes ordres en lui parlant. Si elle est trop éloignée pour percevoir ma voix, j'emploie des gestes. Si elle ne peut ni me voir ni m'entendre, il m'est loisible d'user de signaux, par exemple d'allumer un feu ou de frapper sur un gong. Enfin, si elle est trop loin pour percevoir des signaux, il faut recourir à un intermédiaire, à un messenger. Ce messenger peut être chargé de répéter mes paroles, au risque de les répéter de travers : il peut aussi transmettre des signes matériels convenus. Les plus commodes de ces signes constituent l'écriture. Là où il y a organisation, par des particuliers ou par l'État, d'un corps de messagers portant des signes convenus, il y a, tout au moins, le rudiment d'un service des postes.

Remarquez que des cinq sens par lesquels nous connaissons le monde extérieur et communiquons avec lui, la vue et l'ouïe sont seuls en cause. Le toucher n'intervient que si l'un des correspondants est aveugle et déchiffre un message écrit en relief. L'odorat et le goût n'interviennent jamais ; on n'a pas encore imaginé — sauf peut-être dans quelque poème fantaisiste — une écriture d'odeurs, un alphabet de choses douces ou amères. Eût-on imaginé cela, ce seraient de mauvais instruments, car l'odorat et le goût, qui sont peut-être le même sens, n'ont chez l'homme civilisé qu'un développement rudimentaire. Alors que nous pouvons suppléer à la faiblesse de notre vue par des lunettes, à celle de notre ouïe par des microphones, nous ne savons pas encore aiguïser en nous le toucher, l'odorat et le goût. Pour l'odorat, c'est sans doute très heureux, car si certaines

(1) Conférence faite à l'École supérieure des P. T. T.

lunettes spéciales, portées sur le nez comme les autres, rendaient nos narines plus sensibles, nous ne pourrions pas rester une minute dans un grand magasin, dans un wagon de métro ni même dans certains bureaux de poste.

L'écriture si simple dont nous faisons usage et qui s'est répandue dans la plus grande partie du monde, a été inventée, vers l'an 1800 avant notre ère, par un petit peuple de commerçants établis sur la côte de Syrie, les Phéniciens. Mais il y a eu dans l'antiquité et il existe encore, notamment en Chine et au Japon, bien d'autres systèmes d'écriture qui sont infiniment plus compliqués et plus difficiles à apprendre. Il a existé aussi et il existe encore nombre de peuples qui ne connaissent aucun système d'écriture : ils se servent entre eux de signaux, de messagers qui répètent des paroles ou qui transmettent des signes convenus, non encore élevés à l'état d'une écriture. Ces différentes manières de communiquer ne s'excluent pas ; les plus rudimentaires peuvent coexister avec les plus raffinées ; les unes et les autres se trouvent tout du long de l'histoire et en tous pays. On vient de me téléphoner, de me parler à distance ; un instant après, un messager est venu me dire que l'on m'attendait le soir au coin du quai ; puis la cloche a sonné pour m'aviser de me mettre à table. Ce sont là des messages d'individu à individu ; mais qui ne se souvient des cloches sonnantes à toutes volées pour nous annoncer la mobilisation, puis l'arrivée ou le départ des *gothas*, puis l'armistice ? Qui de nous, sur le bord de la mer, n'a observé le langage muet des phares et de leurs feux tournants ?

Au début de l'*Agamemnon* d'Eschyle, tragédie jouée à Athènes vers 460, on entend le veilleur de nuit, en faction sur le toit du palais d'Argos, se plaindre de la longue station qu'on lui impose : « Me voici encore, dit-il, épiant le signal du flambeau, la lueur enflammée qui, de Troie, nous portera la nouvelle de la victoire ». Tout à coup, une flamme lointaine jaillit : Troie vient de succomber, le message de feu l'a proclamé. Il y avait donc, entre la côte d'Asie et la ville d'Argos, un service organisé de signaux de feu qui avaient un sens convenu. Le veilleur

sur le toit du palais n'était que le dernier anneau d'une longue chaîne.

C'est à la même époque de l'histoire, presque fabuleuse encore, vers l'an 1200 avant notre ère, que se rapportent les événements chantés par Homère, dans de longs poèmes qui furent mis par écrit vers l'an 850. Bien que l'écriture fût en usage alors depuis de longs siècles en Égypte, en Babylonie, en Crète, même en Syrie, il n'est jamais question, dans Homère, d'une lettre missive. Tout se communique par des messagers bien stylés et des signaux. Toutefois, il y a un passage qui fait exception. Le roi Prætos veut se débarrasser du héros Bellérophon, qui lui fait ombrage ; il l'envoie à un autre prince, le roi de Syrie Iobate, muni de tablettes où il a tracé des *signes funestes* pour que le roi chez lequel le héros se rendra le mette à mort. Qu'est-ce que ces signes funestes ? On a discuté là-dessus sans fin ; on ne le saura jamais. Le poète ne le savait sans doute pas lui-même, mais ses auditeurs — car il n'avait pas encore de lecteurs — comprenaient qu'il s'agissait de signes convenus désignant le porteur comme un hôte indésirable. En effet, Iobate envoya Bellérophon pour combattre un monstre ; mais ce fut Bellérophon qui tua le monstre ; Iobate charmé lui donna sa fille en mariage.

Depuis quelques années, nous possédons des milliers de tablettes d'argile couvertes de signes, découvertes dans l'île de Crète et datant de 2000 à 1500 avant notre ère, preuve certaine qu'on savait écrire dans les îles de l'Archipel au moins mille ans avant l'époque d'Homère. Malheureusement, l'écriture de ces tablettes est encore indéchiffrable ; on n'en a jamais expliqué une seule. Mais entre les âges reculés qui virent fleurir la civilisation de la Crète et celui d'Homère, il y eut un recul de civilisation très marqué, dont la destruction violente des palais crétois suffirait à porter témoignage. Des barbares venus du nord, les futurs Hellènes, ont anéanti des royaumes florissants, et leur invasion a marqué le début de ce que l'on a appelé le moyen âge grec. Figurez-vous ce qu'eût été notre moyen âge occidental sans l'église, où continua du moins à brûler une petite flamme du passé gréco-romain ; c'eût été la nuit noire. Et que serait le

moyen âge qui, suivant certains pessimistes, nous menace aujourd'hui, sans l'imprimerie qui conservera, quoiqu'il arrive, les conquêtes de la science? Vers 1300, semble-t-il, le secret de l'écriture crétoise fut perdu ; les Grecs n'apprirent à écrire que plus tard, en se mettant à l'école des Phéniciens. Ceux-ci savaient certainement écrire du temps d'Homère, et l'on peut en dire autant des Juifs. Comparez, en effet, dans l'Ancien Testament (II Samuel, 2) l'histoire de David et Uri à celle du roi Prætos envoyant Bellérophon au roi de Syrie Iobate afin de se débarrasser de lui sans se souiller de sang ; cela se place vers l'an 1030 avant notre ère et il est question d'écriture. Je vous rappelle cet incident peu édifiant de l'histoire du saint roi. David, se promenant sur la terrasse de son palais un beau soir, aperçoit Bethsabée, la femme de son général Uri, qui se lavait. Enflammé d'amour pour elle, il l'enlève et l'introduit dans son harem. Après quoi il rappelle Uri du front, lui fait un beau cadeau et le prie de rentrer chez lui, sans doute afin de couvrir, en époux complaisant, les conséquences éventuelles de la liaison du roi avec Bethsabée. Uri refuse de s'embusquer ; il veut continuer à faire la guerre comme ses compagnons d'armes. Alors David le renvoie au front avec une lettre qu'il doit porter lui-même au général en chef de ses troupes. Elle était conçue en ces termes : « Mets Uri dans l'endroit où sera le plus fort du combat et laisse l'y seul pour qu'il périsse. » Le général en chef ne se le fait pas dire deux fois et bientôt il peut annoncer à David la mort d'Uri ; mais il ne lui écrit pas à ce sujet ; il envoie un messenger à qui il a fait la leçon. Bethsabée prit le deuil de son mari ; le deuil passé, elle devint la femme légitime de David, et la mère de mon royal homonyme Salomon. « La chose que David avait faite déplut à l'Éternel », dit le narrateur sacré, et il montre ensuite David humilié par le prophète Nathan qui lui reproche sa conduite, puis bientôt frappé dans son affection par la mort du premier fils de Bethsabée, le fils de la faute. Ainsi la morale est sauve ; mais revenons à l'usage des signes funestes, qui sont plus discrets que l'écriture quand il s'agit de faire un mauvais coup et de nuire au prochain sans en avoir l'air.

Il y a quelques années encore, en Turquie, on délivrait souvent à des étrangers importuns des permissions de faire n'importe quoi, par exemple d'entreprendre une exploitation minière qu'on appelait des *firmans* : seulement, la Sublime Porte faisait mettre un petit point d'encre, à peine visible, en haut du parchemin. Quand le porteur présentait ce firman pointé à un pacha de l'Empire, il était prié de repasser la semaine prochaine, puis le mois d'après, puis au bout de six mois, puis l'an prochain. Cette fois, le signe funeste, c'était le point. Il est vrai que le solliciteur, victime du firman *pointé*, était seulement condamné à mourir d'ennui. Depuis David et Homère, la civilisation a fait des progrès.

Les barres de nos chèques sont aussi des signes funestes, du moins pour celui qui en dérobe un ; quand il présente un chèque à une banque, on lui explique qu'il ne peut le toucher, et s'il s'embarrasse dans ses explications, on appelle peut-être les agents...

Un système assez ingénieux de correspondance secrète, où l'écriture prenait l'aspect de signes inintelligibles, était en usage dans l'armée spartiate. Un général partait-il pour la guerre ? On fabriquait deux baguettes rondes parfaitement semblables et on lui remettait l'une d'elles. Si un magistrat spartiate avait un ordre à lui communiquer, il enroulait en hélice une lanière mince autour de la baguette en ne laissant aucun vide ; sur cette lanière, il écrivait de bas en haut ce qu'il voulait. Puis il la déroulait et la confiait à un messenger ; ce n'étaient plus que des têtes et des queues de lettres ; cela n'avait plus ni queue ni tête. Si le messenger tombait aux mains de l'ennemi, celui-là n'y voyait goutte ; mais s'il arrivait jusqu'au général, celui-ci tirait sa baguette, enroulait avec soin la lanière et lisait le message sans difficulté.

C'était assez bien imaginé ; moins bien pourtant que ce que fit, vers l'an 500 avant notre ère, un seigneur de la cour du roi de Perse, qui conspirait contre son roi. Il avait un esclave malade ; sous prétexte de le guérir, il lui rasa entièrement la tête ; puis, avec un scalpel, il écrivit sa lettre sur le cuir chevelu

de l'esclave et laissa les cheveux repousser. Huit jours plus tard, il envoya l'esclave à son correspondant en le chargeant de ce simple message : *Rase ma tête*. Mais, pour correspondre de cette façon, il ne suffit pas d'avoir le goût de l'intrigue : il faut être un grand seigneur de la cour de Perse.

Ce même Darius, roi d'un des plus grands empires de l'antiquité vers 500 — ses domaines s'étendaient depuis l'Inde jusqu'aux Balkans — fut le premier, à notre connaissance, à créer un rudiment de service de postes, avec relais d'hommes et de chevaux ; les dépêches de l'État passaient rapidement d'un relais à l'autre. Mais cette poste royale n'était pas à la disposition des particuliers.

Un fait étonnant nous a été révélé en 1888 par une découverte faite en Égypte sur l'emplacement de la capitale d'un Pharaon qui régnait vers 1400. L'empire égyptien comprenait alors la Syrie et une partie de l'Asie. Des fellahs, travaillant sur l'emplacement aujourd'hui désert de cette capitale, découvrirent environ 300 tablettes d'argile qui avaient fait partie des archives royales. C'étaient les correspondances de petits princes d'Asie avec le roi d'Égypte. Mais, chose surprenante, ces missives étaient en babylonien, tracées avec les caractères en forme de clous, dits *cunéiformes*, qui constituent l'écriture très compliquée des Babyloniens. Quelquefois, la langue employée n'est pas celle de Babylone, mais l'écriture est toujours la même. Il y a là le plus ancien exemple d'un accord international pour faciliter les relations entre princes, quelque chose comme l'emploi du français dans la diplomatie des temps modernes. Voulez-vous un spécimen d'une de ces lettres ? Elle émane d'un roitelet asiatique : « Au roi d'Égypte, mon seigneur, son frère, roi du pays d'Alasiya, écrit cette lettre. Je suis en paix ; puisse la paix être avec toi, avec ta maison, tes filles, ton fils, tes femmes, tes chars, tes chevaux, tout ton pays. Mon ambassadeur apporte pour eux de précieux cadeaux. » Une autre lettre nous apprend de quels cadeaux il s'agit : de l'or et de l'argent, des masses de bronze et de plomb, des défenses d'éléphant, des sièges d'apparat. Les ambassades qui apportaient de tels cadeaux, avec des

missives gravées sur argile, devaient comprendre tout un cortège de chars et de serviteurs. Telle est la plus ancienne correspondance diplomatique qui soit venue jusqu'à nous.

Dans la Grèce ancienne, qui était morcelée en petits états, il n'y eut jamais de service de courriers comme en Perse. Les relations étaient entretenues par des messagers, généralement des esclaves. A Rome, sous la république, on se contenta de faciliter les communications par la construction de bonnes routes ; les personnages officiels recevaient des cartes qui leur permettaient de réquisitionner des moyens de transports ou des messagers. Quant au public, il se tirait d'affaire comme il pouvait au moyen de courriers. Dans les pays non encore soumis à Rome, la propagation des nouvelles d'intérêt politique était organisée, mais seulement, à ce qu'il semble, en temps de guerre ou quand la guerre menaçait. C'est ce que César nous apprend pour la Gaule. Lors de la grande révolte qui éclata en 52 avant notre ère, tous les commerçants romains furent massacrés le même jour à Orléans. Cette nouvelle, dit César, parvint en quelques heures à toutes les cités de la Gaule, par des cris qui se transmettaient de proche en proche. Ce qui s'était passé à Orléans au lever du soleil fut connu à la tombée du soir en Auvergne, alors que la distance est de plus de 200 kilomètres. César nous dit cela, mais sans entrer dans le détail. Évidemment, il n'eût pas suffi qu'un Gaulois, si haut parleur qu'on le suppose, eût gravi une colline pour crier de toute sa voix : « Les Romains ont été massacrés à Genabum (l'ancien nom gaulois d'Orléans). » Il fallait que le cri fût recueilli sur la colline voisine par un veilleur attentif, qu'il passât de ce dernier à un autre et ainsi de suite. Il y avait donc une sorte d'organisation pour la propagation des nouvelles et sans doute aussi, quoique César n'en dise rien, des courriers à pied et à cheval. Pris à la lettre, son récit est inadmissible, car il n'a jamais suffi de crier fort pour être entendu.

Pendant sa courte dictature, César essaya de doter l'empire d'un système postal ; mais ce fut Auguste qui l'institua. Voici ce qu'écrivit à ce sujet Suétone, un des historiens de cet empe-

rèur : « Comme Auguste voulait apprendre plus aisément ce qui se passait dans chaque province, il disposa sur les routes militaires, à des intervalles rapprochés, de jeunes courriers, puis des voitures. » Pas d'autres détails. Cette organisation fut perfectionnée vers l'an 100 par l'empereur Trajan ; mais seuls de rares particuliers purent profiter de ce service d'État, que l'on appelait le *cours public*. Nous savons qu'il y avait des stations avec des écuries et des chevaux de rechange ; qu'il y avait des maisons de poste où l'on passait la nuit, car le service, sauf de rares exceptions, ne se faisait que de jour. Les animaux employés étaient des chevaux, des mulets, des ânes en orient, aussi des chameaux. Les courriers accomplissaient généralement leur travail à franc étrier, portant leurs dépêches dans un sac de cuir. Chaque courrier était accompagné d'un postillon, qui ramenait le cheval fatigué à la station d'où il venait, tandis que le courrier, montant un cheval frais à la station prochaine, continuait sa route au galop. Outre les courriers rapides pour les dépêches, il y avait des voitures à deux roues pour les voyageurs officiels pressés, et aussi des fourgons ou camions traînés par des bœufs pour transporter les soldats et leurs bagages. Les petites routes non militaires étaient desservies, aux frais des localités intéressées, par des courriers et des voitures auxiliaires. Les courriers ordinaires s'appelaient *veredarii* et les chevaux de poste *veredi* ; un cheval de poste réquisitionné ou de renfort était dit *paraveredus*. C'est de ce *paraveredus*, bien connu dans les provinces rhénanes, alors romaines, que dérive le nom allemand du cheval, *pferd*, qui a pourtant une apparence bien germanique ; telle est aussi l'origine du mot français *palefroi*. Ne croyez pas que ce soit le contraire et que *veredus* soit une forme latine de *pferd*, car *veredus* est un mot celtique, formé du préfixe *ve* et du mot celtique *rheda*, désignant une voiture à deux roues. *Rheda*, mot d'origine gauloise, avait passé en latin dès le 1^{er} siècle, parce que les petites voitures étaient fort employées par les Romains et qu'elles étaient souvent conduites par des Gaulois. C'est ainsi que nous avons emprunté à l'anglais les mots de *tilbury*, de *cab*, de *dog car*, de *victoria*, etc...

L'usage de la poste impériale était réservée aux fonctionnaires de l'État, munis à cet effet d'une carte appelée *diplôme* qui devait être présentée à chaque station. Mais nous savons que l'on faisait commerce de ces diplômes et que la poste ne véhiculait pas seulement les ayants droit ; il s'agissait seulement de s'assurer par des moyens bien connus l'amitié des postillons impériaux. Cela d'ailleurs n'était pas sans danger ; vers l'an 400 une loi édicta la peine de mort contre ceux qui admettraient sur leurs voitures des marchandises privées ou des voyageurs payants ! Il fallait que l'abus fût bien enraciné pour qu'on le combattît par un remède aussi radical.

En principe, les frais de l'organisation postale étaient supportés par les provinces ; deux empereurs seulement, Hadrien et Alexandre Sévère, les imputèrent au trésor impérial. La réquisition des chevaux, qu'on n'avait pas d'intérêt à ménager, et sans doute aussi celle des postillons, donnaient lieu à de criants abus ; loin d'être un bienfait, le service postal était une corvée sans compensation pour les provinciaux, qui s'en plaignaient vivement et n'avaient pas tort.

Vous avez vu que le rudiment du service postal sous l'empire n'avait pas pour unique objet le transport des lettres, mais aussi celui de voyageurs et de marchandises : c'était un service de postes et de messageries, qualifié de *cursus publicus*, non pas qu'il fût à la disposition du public, comme on pourrait le croire, mais parce qu'il servait à la chose publique, c'est-à-dire à l'État. Que valait ce service, même au point de vue des besoins du gouvernement ? Sans doute fort peu de chose, et cela tout d'abord parce que les anciens, comme l'a très bien démontré M. le c^t Lefebvre des Noettes, ne savaient tirer du travail animal, de la traction, qu'un parti très médiocre, faute d'avoir imaginé les procédés modernes d'attelage qu'on trouve seulement en France, sous les Capétiens, aux environs de l'an 1000. Nous savons, par le code dit Théodosien, publié en l'an 438, mais qui reflète un état de civilisation bien plus ancien, que les messageries impériales disposaient de plusieurs variétés de voitures, légères, moyennes ou lourdes. Pour chacun

de ces véhicules, la charge maxima est indiquée et il est défendu, sous des peines sévères, de la dépasser. Or de quelles charges s'agit-il ? De 66 à 492 kilos au maximum. Employer deux chevaux ou deux bœufs à traîner une pareille charge, alors qu'un cheval ou un bœuf, avec le harnachement actuel, traîne facilement 1.500 kilos, n'est-ce pas avouer qu'on ne sait pas utiliser les animaux parce qu'on les attelle en dépit du bon sens ? Or cette maladresse n'était pas propre aux Romains ; toute l'antiquité avait été, dans cette question d'ordre tout pratique, aussi mal inspirée qu'eux. La démonstration, faite pour la première fois par le c^t Lefebvre des Noettes, est importante et constitue, je suis heureux de le dire ici, un notable accroissement de nos connaissances, tant il est vrai de dire que les techniciens et les archéologues ont beaucoup à apprendre les uns des autres.

Après la ruine de l'empire d'occident, c'est à peine s'il peut être question d'un service postal, bien que Clovis, Charlemagne et Louis le Débonnaire aient essayé de le rétablir. Les communications les moins irrégulières furent assurées par de riches corporations-universités, abbayes, guildes de marchands. C'est de cette époque presque sans poste que date pourtant le mot *poste*, qui a passé dans presque toutes les langues. *Poste*, c'est le bas latin *posita*, la station, le dépôt, le lieu fixe où l'on change de chevaux ; c'est pourquoi nous ne disons pas seulement *la poste*, mais *le poste*, signifiant aussi par là un lieu qui ne varie pas, un *positum*, où l'on doit monter la garde sans s'écarter.

Je ne vous raconterai pas, car ce n'est pas mon sujet, comment les premières postes françaises furent créées par Louis XI et comment le fut la poste internationale à la fin du xvi^e siècle, par l'initiative hardie d'une famille milanaise, passée au service de l'empire d'Allemagne. Cette famille était celle des Torriani, qui possédait la région montagneuse de Tassis près de Bergame et qui subsiste encore à Ratisbonne, alliée par mariage aux Habsbourg, sous le nom germanisé de *Thurn und Taxis*. C'est toute une histoire que celle de ces énergiques orga-

nisateurs des services postaux, désormais accessibles à tous ceux qui voulaient payer pour s'en servir, soit pour expédier des lettres ou des ballots, soit pour voyager eux-mêmes. Peu à peu, comme les entrepreneurs et maîtres de poste gagnaient des millions, les différents États trouvèrent que le monopole était bon à prendre et à garder ; toutefois, en 1866 encore, il y avait des régions allemandes desservies par la vieille poste de Taxis, dont le monopole fut racheté par le gouvernement prussien. Mais tout cela devrait faire l'objet d'un exposé spécial.

Il me reste quelques mots à dire de la *poste aux oiseaux*. Les Grecs chargeaient des pigeons d'annoncer leurs victoires aux jeux ; les Romains se servirent des pigeons voyageurs pour transmettre des nouvelles aux villes assiégées. Ce qui surprend davantage, c'est qu'ils aient aussi employé à cet effet des hirondelles. Un chevalier romain, qui avait des attelages de course à quatre chevaux, emportait avec lui, au cirque de Rome, des hirondelles, pour les lâcher quand la course était finie, colorées de la teinte du parti vainqueur. Une garnison romaine assiégée trouva moyen d'envoyer à Rome une hirondelle enlevée à ses petits ; les Romains attachèrent à sa patte un fil qui indiquait, par le nombre des nœuds, au bout de combien de jours la garnison serait secourue et quand elle devait faire une sortie. Mais comment les assiégés avaient-ils envoyé cette hirondelle à Rome ? voilà ce que l'histoire ne dit pas.

Résumons. Si le service de la poste est une commodité que l'État doit aux particuliers, moyennant des paiements qui varient avec le poids et la distance à parcourir, on peut dire qu'il n'y a pas eu de poste dans l'antiquité, mais seulement des systèmes de relais pour assurer les services de l'État. Les particuliers se sont débrouillés comme ils ont pu en se servant de messagers, généralement des esclaves, ou parfois en corrompant les agents du service officiel. Comment expliquer, dans cet ordre d'idées comme dans tant d'autres, le peu d'esprit pratique et d'initiative des Grecs et des Romains ? Je crois qu'il faut répondre, ici comme ailleurs, que c'est la faute de l'esclavage. Quand on a des hommes presque pour rien, on abuse d'eux et

l'on ne s'ingénie pas à faire accomplir, par cent hommes libres, bien nourris et bien payés, la besogne que font mal mille esclaves mal nourris et qu'on ne paye pas.

Chaque fois qu'on étudie l'organisation matérielle des civilisations antiques, on est étonné de constater combien les progrès d'ordre mécanique y ont été lents, alors que les arts, la littérature, la philosophie y brillaient d'un éclat incomparable. De cela on peut donner trois raisons, dont la dernière est la plus importante. Il y a d'abord le préjugé aristocratique des philosophes contre tout ce qui est d'ordre utilitaire; si j'avais le temps, je vous lirais à ce sujet la lettre 90 de Sénèque, qui est bien ce qu'on peut imaginer à la fois de plus éloquent et de plus absurde. Même ceux qui vivaient dans le luxe, comme Sénèque, lui-même, le condamnaient sous toutes ses formes, sans jamais se demander si l'amélioration de la condition des hommes ne dépend pas, dans une large mesure, d'inventions qui épargnent la fatigue et le gaspillage. Un des effets de ce préjugé a été de décourager les esprits ingénieux et entreprenants. Une seconde raison, qui explique la stagnation dont je parle, c'est le manque de toute disposition légale pour protéger les inventeurs en leur délivrant des brevets. L'unique trace que je trouve chez les anciens de l'idée de brevet est l'histoire piquante des cuisiniers de Sybaris, auxquels on reconnaissait, dit-on, pour un an, le monopole des plats inventés par eux. Les brevets d'invention ont paru en Angleterre d'abord, et seulement au xvii^e siècle. L'absence de protection oblige l'inventeur, s'il veut tirer parti de sa découverte, à la tenir secrète : aussi arrive-t-il qu'elle ne lui survive pas, comme celle de la gravure sur bois, certainement connue du temps de Varron, (50 av. J.-C.), qui semblait à Pline, vers 70 après J.-C., avoir « excité l'envie des dieux eux-mêmes », ce qui signifie probablement que le procédé en avait été perdu. Les anciens nous ont affirmé qu'on savait amollir l'ivoire, le rendre ductile; or, si cela est vrai, la découverte reste à refaire, car tous les spécialistes que j'ai consultés me disent que l'ivoire se taille, mais ne se travaille pas à l'état mou. Mais le mal le plus profond

était l'esclavage ; j'écrivais à ce sujet en 1918, dans un mémoire sur les compteurs de vitesse connus dans l'antiquité, ces lignes que je demande la permission de vous lire :

« En fournissant une main-d'œuvre à peine rétribuée et très abondante, l'esclavage enlève le stimulant le plus efficace aux progrès de la mécanique ; aussi la voit-on, dans l'antiquité, chercher des succès éphémères dans des automates et d'autres combinaisons amusantes, plutôt que de contribuer à l'économie du travail humain. Pourquoi se donner du mal pour perfectionner les horloges quand les riches ont des esclaves qui viennent de moment en moment leur annoncer l'heure?... Ctesibios connaît et utilise la force de l'air comprimé ; Héron n'ignore pas celle de la vapeur d'eau ; Pline observe des phénomènes électriques et en soupçonne les causes naturelles ; mais la science des applications se dégage à peine de la théorie et les pressentiments les plus justes des forces inconnues demeurent stériles. »

Si j'avais connu, en 1918, les recherches du ^c Lefebvre des Noettes sur l'histoire de l'attelage, je n'aurais pas manqué de citer ce mémorable exemple à l'appui de la thèse que j'exposais.

La suppression de l'esclavage, qui ne fut d'ailleurs que graduelle, a été la cause la plus efficace des progrès mécaniques et des progrès sociaux. Il reste encore fort à faire avant que se réalise la prophétie de Victor Hugo : « Un seul esclave, la matière ; un seul maître, l'esprit », mais il faut convenir que le XIX^e siècle nous a mis dans la bonne voie. Nous y persévérerons et nos descendants se rapprocheront de plus en plus de l'idéal rêvé par le grand poète, si des impatientes et des sots, qui sont en réalité des arriérés et des rétrogrades, ne font pas couler le navire de la civilisation avant qu'il n'arrive au port. Cela s'est déjà vu et cela pourrait malheureusement se revoir. Il y a toujours des gens prêts à détruire, comme un enfant qui brise un jouet mécanique, ce qu'ils n'ont pas les moyens immédiats d'améliorer.

Notre civilisation tout entière est orientée vers l'économie de l'effort ; pour subsister et se développer, elle exige encore des

efforts assez durs ; si ces efforts ne sont pas consentis de bon cœur, pendant que la science travaille à les rendre moins pénibles, on risque de revenir à un état de choses où l'effort individuel pour vivre, comme dans la Russie de nos jours, sera démesurément aggravé et non allégé.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.
